LA VIE AU GRAND AIR

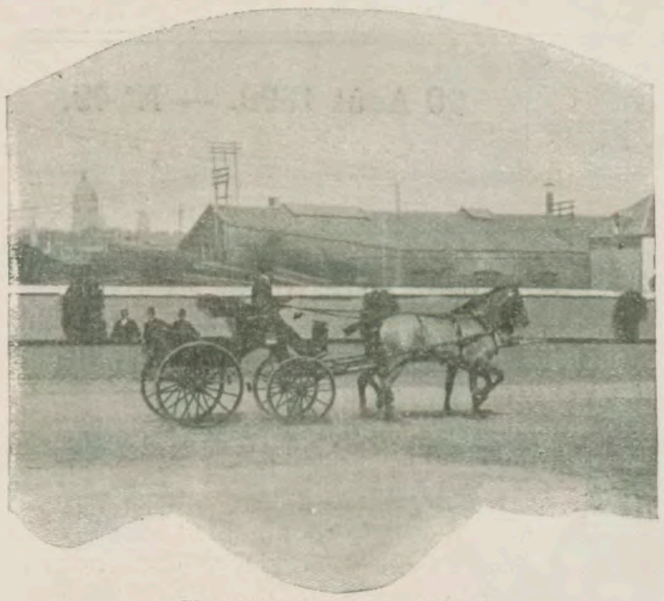
ABONNEMENTS :
PARIS..... Un an 14 fr. Six mois 7 fr. 50
PROVINCE.. — 15 fr. — 8 fr.
ÉTRANGER. — 20 fr. — 10 fr.

PARAISSANT LE DIMANCHE
Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

20 Août 1899. — N° 49.

MLLE MARGUERITE UGALDE AU TIR AUX PIGEONS DE CABOURG

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France



Chevaux attelés en paire :
1er prix, *Royal* et *Rachel*, à M. Tacquet, de Lens.

Le Concours Hippique
DE BOULOGNE

De tous les concours qu'organise chaque année en province la Société française hippique — à laquelle nous devons le Concours central hippique de Paris — un des plus importants (pour ne pas dire le plus) est certainement le Concours hippique du Nord.

Autrefois, ce concours se tenait à Lille, mais depuis 1898, la municipalité socialiste lilloise ayant refusé toute subvention à la Société Française Hippique, — voulant sans doute ainsi se singulariser et faire autrement que les autres villes dans lesquelles cette société organise ses concours, — ce concours se fait à Boulogne-sur-Mer. L'emplacement choisi est superbe, la place de Capécure, très vaste, presque au centre de la ville, et la date choisie se prête à merveille à cet *event* sportif: l'Hippique boulonnais tombe juste au commencement de la *season*; de sorte que ce concours du Nord qui laissait chaque année un déficit assez considérable dans la caisse de la Société hippique, « fait maintenant ses frais ».

Depuis aussi que le concours a lieu à Boulogne, il a été créé un concours spécial exclusivement réservé aux chevaux de race boulonnaise qui dure trois jours seulement, mais qui présente pour les amateurs un intérêt énorme et attire dans la coquette station balnéaire, l'élite des éleveurs de chevaux et des sportsmen. Pour ce concours, la Société française hippique accorde 40.000 francs de prix ou de primes, tandis que pour les épreuves habituelles, 27 000 francs seulement sont inscrits à son budget. Et il serait à souhaiter que dès maintenant la Société hippique, qui a déjà rendu tant de services à l'élevage, entrât plus avant dans cette voie. Quand elle fait son concours de l'Est — à Nancy — elle accorde des prix spéciaux aux chevaux dits de pays; de même à Bordeaux, de même à Nantes, de même à Vichy.

Ses ressources, je le sais, seraient insuffisantes, mais le gouvernement qui sait prélever de fortes sommes sur le pari mutuel, — dont une faible partie seulement va à l'élevage — ne voudrait point alors refuser à la Société les subventions auxquelles elle a largement droit.

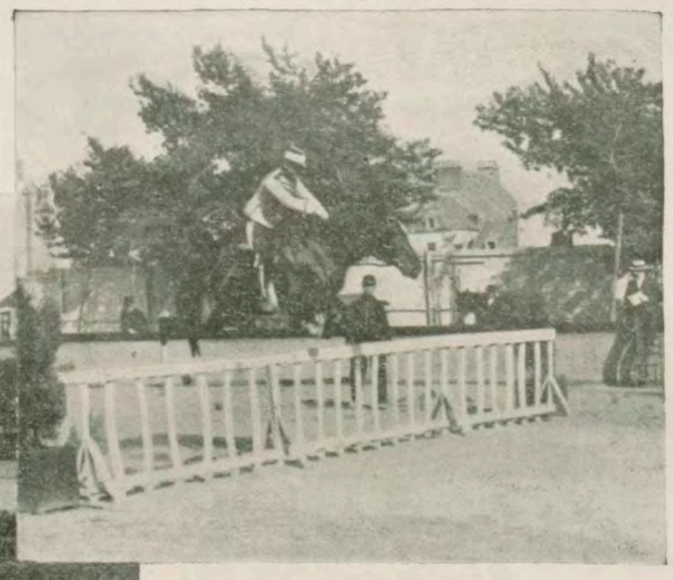
Les deux premières journées du concours de Boulogne ont été consacrées aux chevaux de race boulonnaise; vingt et un éleveurs avaient répondu cette année à l'appel du comité, et ont présenté quatre-vingt-onze chevaux, dont quelques-uns de toute beauté. Du reste, plusieurs grands éleveurs américains n'avaient pas craint le déplacement et ont fait à Boulogne d'importants achats; le boulonnais est un cheval excellent et qui vaut mieux par certains côtés que le percheron. Si les Américains l'avaient bien connu et apprécié il y a vingt ans, il est probable que les chevaux qu'ils nous envoient depuis quelques années auraient plus de résistance et la même élégance.

Le jury du concours de boulonnais était présidé par le baron du Teil de Havelt, assisté de MM. Ch. Bertin, le baron Benoist de Laumont, Jules Boitelle, le comte de Bryas, le comte des Courtils, le comte Eug. de Diesbach, Ed. Fievet, Hornez, inspecteur général des Haras, le comte de Lhomel, Maurice Rose, Ed. Ternynk.

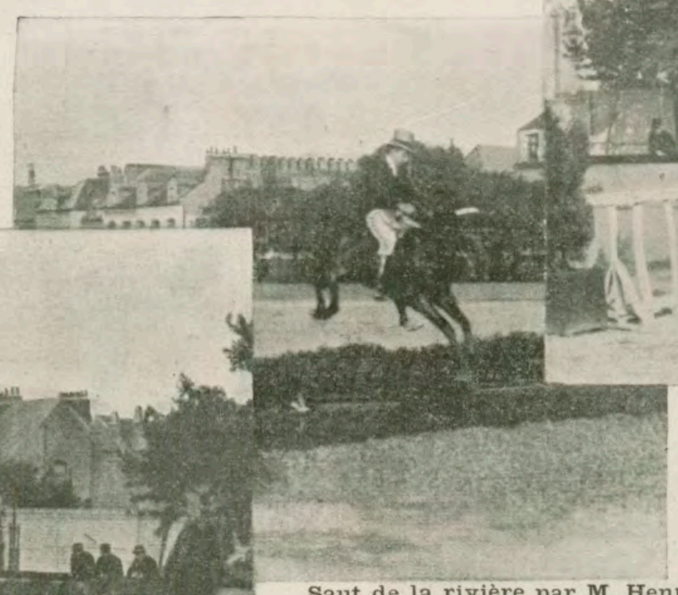
M. de Wazières, qui, l'an dernier, à ce même concours a remporté les principaux prix d'honneur, présentait à lui seul quinze chevaux dont cinq étalons qu'on peut dire être, tant au point de vue structure qu'au point de vue allures, les plus beaux de la race. En même temps que le concours de boulonnais, avait lieu un concours de chevaux de trait et de poste; le jury, pour ne point faire de jaloux, et parce que beaucoup le méritaient, a accordé des prix à presque tous les concurrents; cependant il faut mettre hors de pair un attelage de cinq chevaux gris attelés à un chariot appartenant à M. Delabroy et qui, à son passage devant les tribunes, a soulevé les applaudissements de toute l'assistance.

Parmi les autres lauréats citons : MM. le baron de Fresnoye, le comte d'Erlincourt, G. Patté, A. Calais,

Chariot attelé de cinq chevaux, à M. Delabroy,
er prix des chevaux de trait.



Saut de la barrière, par M. de Corny, lieut. au 3e chasseurs, montant *Haquenée*.



Saut de la rivière par M. Henri Leclerc sur *la Marquettoise*.

Saut de la haie par M. Henri Leclerc montant *le Phoque*.

Le Jury du concours.
Au centre, le baron du Teil de Havelt, président.

Les prix couplés. *Good Luck*, ex-*Scie*, à M. Cuvelier, montée par M. Broussant et *Faucon*, à M. Langlois, monté par son propriétaire, premier prix.

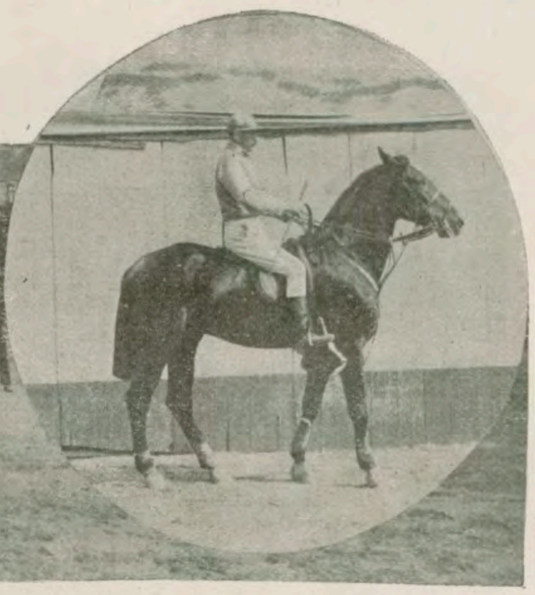
L'amiral Sallandrouze de la Mornais, commandant l'escadre du Nord, distribuant les prix aux vainqueurs du Prix des Régiments.

Reptin, etc., etc. Les chevaux de classe présentés au concours de Boulogne étaient peut-être moins nombreux qu'aux précédents concours de la Société française hippique, mais ils ne le cédaient en rien aux concurrents précédents en finesse et en beauté. Les écoles de dressage de la région avaient, en vue du concours, dressé quelques bêtes leur appartenant ou appartenant à des amateurs du Nord et du Pas-de-Calais et qui, même au concours central de Paris, auraient pu avantageusement lutter contre les premiers prix et même les prix extraordinaires. C'étaient les écoles de Compiègne, de Boulogne-sur-Mer, de Raismes et de Longuenemesse, et MM. Godard, Taquet, Guilmant, Delabroy, Le Gentil, Guislain, Piettre, Lelong, etc.

Les courses au trot ont eu un gros succès, c'est que la piste de Boulogne se prête mieux que celle de Paris, par exemple, aux épreuves de ce genre. Dans la première journée treize chevaux se sont présentés au poteau, dans la seconde, quinze. Le vainqueur des trois ans a été Satellite, par Fuchsia — qui a fourni déjà tant de premiers à nos hippodromes de Trotting — et Ile-de-France à M. Boulnois. Satellite s'est également adjugé la course réservée aux chevaux de trois ans et au-dessus. M. Jordan a enlevé les deux secondes places de ces épreuves, dans la première avec Satory, par Héristal et Kiva, dans la seconde avec Picard, par Fuchsia et Veromandua. Beaucoup de concurrents pour les prix internationaux des chevaux de selle, qui ont présenté tous des chevaux très acceptables, même dans un concours comme celui de Paris; aussi le jury leur a-t-il accordé dix prix égaux et quatorze flots de rubans. De même pour les prix internationaux des chevaux attelés, dans cette classe le jury a dû même créer quatre prix supplémentaires. C'est que dans toute la région boulonnaise on est très amateur, et les concurrents n'étaient pas moins de soixante. Leurs noms ne seraient qu'une longue énumération, et si j'en omettais, je craindrais de faire des jaloux.

J'arrive maintenant aux sauts d'obstacles — qui sont dans tous les concours la partie du programme qui intéresse le plus la majorité du public. Ces épreuves, dans tous les concours qu'organise la Société française hippique, sont à peu de chose près les mêmes: quelques épreuves supplémentaires seulement dans les villes généreuses. A Boulogne il y a eu, en plus, le *Prix de la Chambre du commerce*, qui est venu s'ajouter aux prix habituels: *Prix d'Essai*, *Prix des Dames*, *Prix des Habits Rouges*, *La Coupe*, pour les civils, et *Prix des Régiments*, *Prix de Circonscription* et *Prix de Clôture* pour les officiers.

Courses au trot, 1re division : Le départ. — Un tournant.



Satellite, par *Fuschia* et *Ile de France*, à M. Boulnois, première des deux épreuves.

Le *Prix d'Essai* a été pour Le Daguet, à M. Henri Plocque, monté par son propriétaire; après lui, Sapho, à M. Devienne (le propriétaire); Mary, au comte de Menorval (M. Cuvillier); Flapp, à M. Thévenard (M. Maucour), et Panama I, à M. Du Reste le propriétaire).

Le *Prix des Habits rouges* a vu la première victoire de M. Henry Leclerc qui, durant le concours de Boulogne, a décroché le plus grand nombre de récompenses, avec des chevaux courant tous sous son nom, mais dont la majorité appartient à M. Wignolle; donc, premier prix: M. Leclerc, montant Coquelicot; deuxième, Trilby, à M. Maurice de Ronseray (le propriétaire); puis la Marquettoise et le Phoque, tous deux montés par M. Henry Leclerc.

Le *Prix des Dames* a échappé de bien peu à M. Henry Leclerc, qui s'est classé second avec La Marquettoise; le premier a été M. Cuvillier, montant Mary, au comte de Menorval; puis Touch me not, à M. Deschênes, et Trilby à M. de Ronseray.

Un mot sur Touch me no: ce merveilleux petit cheval, ancien dressage de M. Wignolle, a été, au concours de Vichy, levainqueur du Championnat de la Barre, sautant 1m,75, lui qui ne mesure que 1m,47.

Nous arrivons aux officiers : le *Prix des Régiments* : la première section (grosse cavalerie et armes spéciales) : MM. Van Robais, lieutenant au 21e dragons, montant Praline, premier prix et deuxième prix avec Engris; puis MM. Langlois, lieutenant au 17e d'artillerie, montant Houle.

Dans la deuxième section (cavalerie légère), trois prix : MM. de Corny, lieutenant au 3e chasseurs, montant Hacquenée; de la Garde, lieutenant au 19e chasseurs, montant Digitale, et Costeroste, lieutenant au 3e chasseurs, montant Filou.

Prix de circonscription (officiers).
Praline, à M. Remi, lieutenant au 21e dragons, montée par M. Van Rolais, lieutenant au même régiment.

Le Phoque, gagnant de la coupe, monté par M. Henri Leclerc. Ce cheval est âgé de 29 ans.

Passons sur le *Prix des Ecoles*; les *Prix couplés* ont été une victoire pour MM. Cuvillier et Langlois, montant Good Luck ex-Scie et Faucon.

M. Leclerc montant la Marquettoise a été le vainqueur de l'*Omnium*.

C'est M. Van Robais, montant Praline, vainqueur de sa série dans le *Prix des Régiments*, qui a enlevé la première place, du *Prix de circonscription*, devant MM. de la Garde, du 3e chasseurs, montant Album.

M. H. Leclerc, avec la Marquettoise, s'est encore adjugé le *Prix de la Chambre du commerce* et même il n'a voulu laisser aucun prix à ses concurrents, enlevant le deuxième avec Le Phoque et le troisième avec Coquelicot.

Le *Prix de Clôture* (officiers), qui est revenu à M. de Corny, lieutenant au 3e chasseurs, montant Hacquenée, l'emportant de loin sur MM. Nodé Langlois, du 17e d'artillerie, montant Houle.

La Coupe a été une victoire et pour M. Wignolle et pour M. Leclerc; en effet, Le Phoque, un très vieux cheval — il a vingt-neuf ans! — (c'est bien le doyen des concours hippiques, car on le voit presque chaque année depuis près de vingt ans) a enlevé *la Coupe* avec une maestria qui lui a valu les applaudissements de toutes les tribunes. C'est là un record difficile à battre.

Paul Mégnin.

Prix internationaux des chevaux de selle.
Flapp, à M. Thévenard.

Les Joutes à la Lance

En garde

Le 10 juillet 1899 marquera une date mémorable dans les annales des sports nautiques de la Seine. Ce jour-là, en effet, la ville de Paris a définitivement clos les portes des collecteurs déversant l'eau de ses égouts dans le fleuve. Nous ne verrons donc plus ces coulées de limon noirâtre qui, depuis Asnières jusqu'à Argenteuil, ne parvenaient pas à se diluer dans les eaux de la Seine et formaient une vase infecte le long des rives.

Les pêcheurs à la ligne ne sont pas les seuls à s'en réjouir, non plus que les riverains. Les amateurs de pleine eau et de jeux nautiques voient dans cette purification de la Seine une renaissance possible pour leurs plaisirs favoris. Si vous avez assisté, par exemple, à des joutes à la lance dans le bassin d'Argenteuil, vous avouerez qu'il fallait afficher un mépris profond de toutes les théories microbiennes pour risquer un plongeon dans la mixture suspecte baignant les berges en cet endroit.

Je ne cacherai point que j'ai une secrète prédilection pour ces jeux nautiques et particulièrement pour les joutes à la lance. Ne discutons point, je vous prie, leur caractère sportif, il est indéniable : on peut même dire, si l'on ne tient pas à remonter aux jeux olympiques, que la joute sur l'eau est le premier en date de tous les sports modernes. Il est bien évident que cette joute n'est pas autre chose qu'une transformation populaire des tournois de chevalerie. Manants et vilains n'étant pas admis à rompre des lances en champ clos, se livraient sur l'eau à des simulacres de tournois, d'où nous sont restées les joutes à la lance. Ils ne faisaient d'ailleurs que de continuer les jeux de leur enfance, car, pendant la période du moyen âge, un des plaisirs favoris des gamins du temps était de s'atteler à de petits chariots de bois qu'ils véhiculaient l'un vers l'autre, pour provoquer la rencontre de deux des leurs, armés de lances en bois, jouant ainsi aux chevaliers.

Un coup de tampon.

Parlons donc un peu de ces joutes sur l'eau, suprême ressource des municipalités suburbaines en quête de réjouissances locales, à la condition, bien entendu, que la commune soit traversée par un cours d'eau, par un canal, ou qu'un étang se trouve à proximité. Il y a deux sortes de joutes à la lance, les joutes lyonnaises et les joutes parisiennes. Des premières, nous reparlerons tout à l'heure ; tenons-nous-en d'abord aux joutes parisiennes que l'U. S. F. S. A. serait probablement bien en peine de réglementer, si ce sport nautique prenait un jour ou l'autre une plus grande extension. A l'heure actuelle, ceux qui s'adonnent aux joutes parisiennes forment un singulier mélange d'amateurs et de professionnels ; la dose d'amateurisme varie suivant les individus, mais on en trouve bien peu qui ne laissent passer le bout de l'oreille du professionnel. Cela tient, je crois, à la façon dont les joutes à la lance sont organisées depuis un temps immémorial.

Pour ne pas avoir de tracas, d'ennuis, voire même de mécomptes, les municipalités ont pris l'habitude de s'en remettre à un entrepreneur du soin d'organiser les joutes. On lui alloue un forfait pour cela et généralement on lui concède le droit d'élever des tribunes le long de la rive et de percevoir le prix des entrées à son bénéfice. L'entrepreneur, ainsi engagé vis-à-vis de la municipalité, et responsable par conséquent, prend soin d'assurer ses derrières, c'est-à-dire de retenir un certain nombre de jouteurs pour le jour dit. Or, la bonne façon de pouvoir compter sur leur exactitude, c'est tout d'abord de leur payer leurs frais de déplacement et en second lieu de leur offrir des prix suffisamment alléchants et toujours en espèces.

Un coin des tribunes.

L'entrepreneur fournit tout d'abord les bateaux et les lances ; les bateaux, peints de couleurs différentes, l'un en bleu, l'autre en rouge, sont des sortes de bachots portant à leur arrière une plate-forme, qu'on nomme le *trinquet*, sur laquelle les jouteurs viennent se camper tour à tour. Chaque bateau est monté par deux rameurs et dirigé par un godilleur. Les deux rameurs reçoivent chacun cinq francs, mais le prix des godilleurs monte à huit et dix francs. C'est que ce dernier, en effet, tout en ne participant pas aux prix, n'en est pas moins cependant un excellent appoint pour les jouteurs. Le godilleur est toujours un marinier de premier ordre ; les meilleurs appartiennent au service de l'octroi de Paris. On ignore généralement dans le public que les gabelous parisiens ne se contentent pas de monter la faction aux portes des fortifications, mais qu'ils exercent une surveillance rigoureuse de jour et de nuit sur le fleuve, non seulement en aval et en amont, pont de Bercy et Point-du-Jour, mais encore sur cette partie de la Seine qui baigne la portion du Bois de Boulogne englobée dans l'enceinte parisienne.

Quand la nuit est sereine, les gabelous parisiens arpentent la rive ; leurs yeux sont si bien faits à l'obscurité qu'ils distinguent fort bien dans la pénombre tout ce qui peut se passer sur le fleuve. Entendent-ils un clapotement suspect, voient-ils une ombre se glisser entre deux eaux, ou bien la nuit trop noire les empêche-t-elle de surveiller à distance, une barque se détache, conduite par un de ces habiles mariniers, adroits godilleurs des joutes à la lance, intrépides terre-neuve des bords de la Seine, qui, pour la plupart, n'en sont plus à compter les sauvetages à leur actif.

Le personnel des joutes se complète avec deux tambours, qui pren-

nent place dans une barque amarrée avec des perches au milieu du fleuve. Ces tambours battent la charge, depuis le moment où les rameurs donnent l'élan jusqu'à l'instant où les jouteurs échangent le coup de tampon. Ce sont eux qui précèdent le cortège, quand il y a défilé et que les jouteurs portant les bateaux et les lances font cérémonieusement le tour de la ville, costumés de blanc avec ceintures bleues ou rouges suivant l'équipe à laquelle ils appartiennent, précédés des arbitres de la joute et des rois porteurs d'écharpes ressemblant au grand cordon de la Légion d'honneur ou à celui du Saint-Esprit.

Coup nul.

Les amateurs des joutes parisiennes se recrutent dans bon nombre de professions. Parmi les plus rudes champions, on trouve un fort de la Halle, comme Rodien, un couvreur comme Pierre Mézières, un cultivateur d'Argenteuil tel que La Médaille. Les forts de la Halle semblent cependant s'adonner à ce sport comme pour conserver une de leurs traditions. Est-il besoin de rappeler la haute origine de cette corporation, remontant à saint Louis, puisque c'est ce pieux roi qui les institua pour desservir les chasse-marée apportant le poisson de mer à Paris. Les forts de la Halle en sont très fiers et conservent scrupuleusement, jalousement même, tout ce qui, à tort ou à raison, leur paraît se rattacher à leurs traditions.

Eh Pierre! Passe-moi un coup de vin!

Un godilleur.

Avant et après le bain.

Dans un sport violent, comme celui qui nous occupe, il y a aussi une question de force physique qui n'est pas sans se rattacher directement au recrutement des adeptes. Or, les forts de la Halle, à ne pas confondre avec les forts de ville, que leurs grands chapeaux de cuir désignent plus spécialement à l'attention du public, ont fait leurs preuves à ce sujet. Les 5 à 6000 candidats qui postulent chaque année auprès de la préfecture de police pour obtenir de combler une des rares vacances qui peuvent survenir parmi les 618 titulaires de la corporation, sont appelés, quand leur tour d'inscription est venu, à porter d'un bout à l'autre des pavillons, à la Vallée, un cazeau de 175 kilos. Ce poids est suffisant pour les fruits, la volaille, les primeurs, mais on l'élève à 200 kilos, lorsque le fort doit passer à la boucherie, aux beurres et œufs, ainsi qu'aux « grands fruits » du carreau des halles.

Il ne faudrait pas croire cependant que la force soit l'unique facteur dans les joûtes parisiennes. L'habileté et la tactique entrent également en jeu. Pour avoir raison d'un adversaire, il ne s'agit pas uniquement de le jeter à l'eau; il suffit également de lui faire perdre ou son sang-froid, ou son équilibre, de manière à provoquer un faux mouvement, décidant les arbitres à mettre l'adversaire hors de combat : un pied hors du trinquet par exemple. Il y a cependant des champions d'une endurance extraordinaire et nous avons vu La Médaille, le cultivateur d'Argenteuil, tenir bon pendant une heure et demie de temps, après avoir rompu cinq lances successivement. Contre ces forts jouteurs, il se fait très souvent des coalitions ; on les épuise peu à peu, en leur opposant une série d'adversaires, de médiocre valeur assurément et qu'ils n'ont pas de peine à jeter à l'eau, mais ils n'en sont pas moins fatigués quand se présente à son tour le meilleur de la bande, qui, dans un violent effort, finit cependant par en avoir raison.

Un plongeon.

Les bons jouteurs protestent hautement contre ces manœuvres, dont le but est de faire tomber les prix entre les mains d'une coterie ; ils en arrivent même à se désintéresser de leur sport favori. Nous croyons qu'ils auraient tout à gagner en essayant de réagir contre le mercantilisme qui a gangrené les joutes parisiennes. Un peu plus d'amateurisme, des règlements bien édictés, un groupement et une sélection faites par une societé qui ne manquera pas d'avoir le patronage de toutes les municipalités interessées, voilà, me semble-t-il, le moyen de donner de l'extension à ces intéressants jeux nautiques.

A. Coffignon.

(*A suivre.*)

(*Clichés de M. Paul Doyé.*)

DE COMPIEGNE A CAEN

La société des courses de Compiègne est l'une des plus jeunes de province ; c'est l'une aussi de celles dont l'avenir est le plus brillant, dont le présent est le plus prospère.

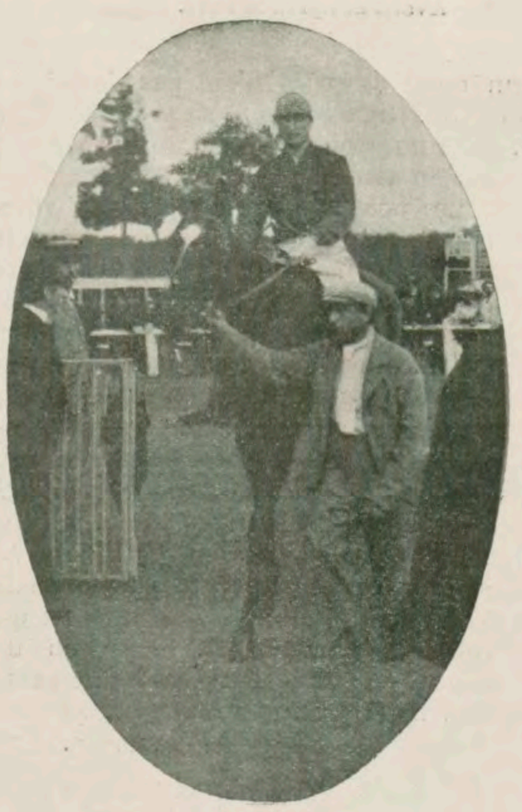
Tout de suite, les réunions hippiques de Compiègne ont été adoptées par le dessus du panier des fervents du turf et les plus grandes écuries tiennent à y envoyer des représentants.

Du reste rien de plus charmant que l'hippodrome tracé au milieu du parc de la Maryolle, sur la route ombreuse qui va de Compiègne à Pierrefonds.

Pour l'an prochain, le comité des courses, composé de MM. le comte Foix, le marquis de l'Aigle, X. de Salverte et le comte Louis de l'Aigle, projette des changements, des améliorations sans nombre, qui feront de l'hippodrome de Compiègne, un Maisons-Laffitte, avec en plus, l'ombrage d'arbres séculaires. Le comité est admirablement secondé par son secrétaire M. Edmond Pauwells, dont l'activité, la compétence en matière de courses, le bon goût en fait d'arrangements, ne font doute pour personne.

Compiègne est à proximité de grands centres d'entraînement ; l'ensemble des programmes de ses réunions soigneusement étudiés, offrira un intérêt et un attrait considérables pour les éleveurs et les entraîneurs qui pourront trouver, sans grands frais de déplacement, des primes rémunératrices à leur travail et à leurs efforts. A ce point de vue, l'hippodrome de la Maryolle est appelé à rendre autant de services, sur une échelle forcément plus modeste, que celui de Chantilly.

Ainsi, l'année prochaine, le *Grand Prix de Compiègne*, qui s'élève à 10 000 francs, sera porté à 25 000, dans des conditions de poids qui mettront tous les candidats sur un pied d'égalité, comme dans un handicap. Le nombre des courses pour chevaux de deux ans, aux journées d'août, sera aussi augmenté et cette mesure, mise à exécution la veille de la campagne normande, sera de la plus grande utilité pour les éleveurs et les propriétaires. Ils pourront ainsi faire une sélection, un tri, parmi leurs jeunes élèves, avant leur envoi dans les grandes épreuves de Caen et de Deauville. La journée des Deux ans de Compiègne viendra compléter l'œuvre faite par celles de Vincennes et de Maisons-Laffitte.



(Cliché J. Beau.)

***Chambotte*, à M Maurice de Gheest, favori du Prix des Glaignes, à Compiègne, et battu par l'outsider *Pomaré*.**

Le 5 août, le programme de la Société de Compiègne, comportait cinq courses, dont trois de 4 000 francs et deux prix à réclamer de 2000 francs chacun.

Dans le prix de la *Société sportive d'encouragement*, Tuzaget, à M. Edmond Blanc et Le Boulleaume, à M. Maurice Caillault, se sont rencontrés. Le jockey French faisait ses débuts au service de l'écurie Blanc, dans laquelle il est engagé depuis la mort de M. Albert Menier. Ces débuts ont été heureux puisqu'il a pu battre Le Boulleaume avec Tuzaget. Le cheval de M. Caillault était parti grand favori du ring et peut-être celui de M. Ed. Blanc n'en eût-il pas eu raison, s'il ne s'était dérobé à l'entrée de la ligne droite.

M. Maurice de Gheest a gagné la deuxième course avec Ambérieux, battant d'une longueur et demie Mirliflor ; Souvenir impérial, à M. Carter, était troisième à plusieurs longueurs.

Le champ des partants dans le *Prix de Francfort* a été bien fourni ; huit poulains se sont présentés au drapeau du starter. Clever, à M. Veil-Picard, monté par Harrisson, a gagné facilement. Le poulain est un fils de Clover — qui gagna le Prix du Jockey-Club en 1889. — Venaient ensuite Sans-Escompte, monté par Madge, deuxième, Email, monté par W. Pratt, troisième. Ce dernier poulain était grand favori, mais n'a pas répondu à la confiance de ses partisans.

(Cliché J. Beau.)

Le jockey Deeley se faisant peser avant sa course dans le prix des Glaignes, qu'il gagne avec *Pomaré*.

Le résultat du *Prix des Glaignes* a été une surprise. Un extrême outsider, Pomaré, à l'entraîneur R. Deuman, monté par le petit jockey Deeley, est venu battre sur le poteau Chambotte, à M. de Gheest et Wild, à M. Edmond Blanc. Wild était parti très chaud favori. Illusion et Florissante venaient loin derrière.

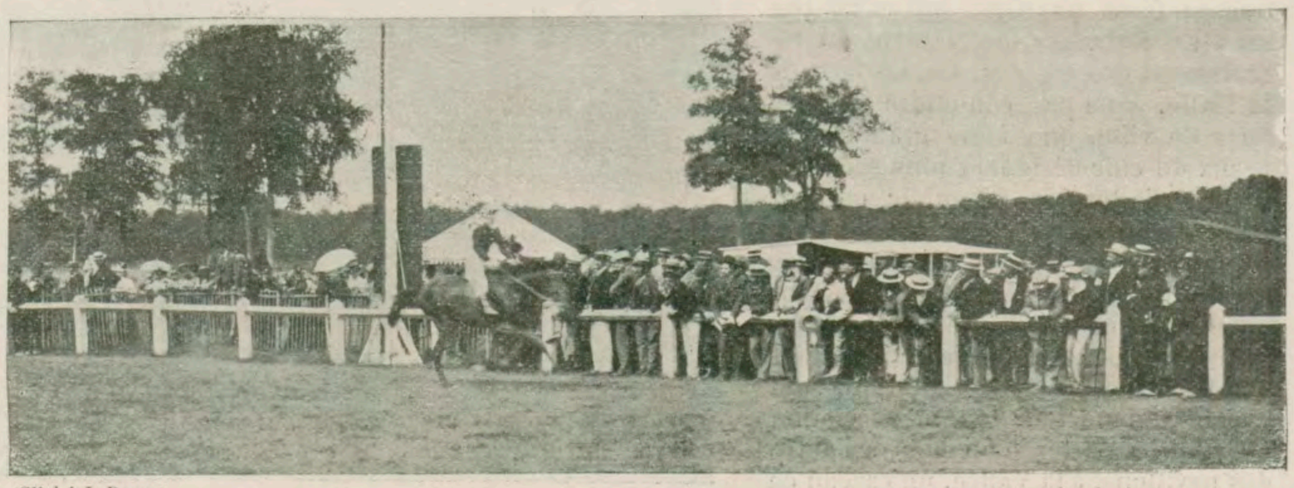
Le *Prix de Pierrefonds* s'est réduit à un match entre Corinthe, à M. Jean Prat et Dantzig, à M. Raymond Halbronn, La pouliche a eu le meilleur pendant tout le parcours et la lutte a été à peu près nulle. Corinthe est arrivée au winning-post, vainqueur avec la plus grande aisance.

Cette journée du 5 août a été brillante au point de vue assistance, comme au point de vue sport. Les tribunes étaient garnies de spectatrices en fraîches et élégantes toilettes, car on n'ignore pas que les environs de Compiègne sont un endroit de villégiature extrêmement *select*. La haute société qui le fréquente, y séjourne jusques après les grandes chasses à courre que donne régulièrement, le marquis de l'Aigle.

Après cette journée isolée de Compiègne s'ouvre, à Caen, la campagne de Normandie.

L'hippodrome de Caen est un des plus anciens de France ; la date de son institution remonte à 1837. Les premières tentatives de courses à Caen furent un peu confuses, subissant à la fois l'influence de l'impulsion nouvelle donnée par la Société d'Encouragement et les tendances du pays d'élevage du demi-sang dont Caen est un des centres principaux. Les courses régulières, les primes d'étalons, les courses au trot étaient mélangées dans un même programme et enlevaient à la réunion son caractère sportif bien défini.

Cet état de choses rendait forcément stationnaire l'importance des courses de Caen. Fort heureusement pour la ville et pour la Société, il se trouva un homme, propriétaire dans le pays, membre de la Société d'Encouragement, qui s'imposa la tâche de faire de la réunion hippique de Caen, l'une des plus importantes de France.



(Cliché J. Beau.)

***Tuzaget*, à M. Ed. Blanc, battant *Le Boulleaume*, à M. Maurice Caillault, dans un match.**

(Cliché J. Beau).

Corinthe, M. Jean Prat, gagnante du Prix de Pierrefonds, à Compiègne.

courses de Caen ne tardèrent pas à devenir les plus importantes de province ; mais depuis cette prospérité de l'hippodrome caennois, la société des courses de Deauville a pris un eextension formidable et celle des courses de Vichy veut aussi compter parmi les plus brillantes réunion estivales.

L'hippodrome de Caen est situé dans une prairie qui avoisine les bords de l'Orne. Le terrain, en lui-même, est d'une excellente qualité ; mais la configuration de la piste laisse beaucoup à désirer ; elle est trop étroite, les tournants trop courts. Il en résulte, surtout dans le handicap où le nombre des concurrents est rarement au-dessous de vingt chevau partants, que le départ donne lieu à des difficultés auxquelles il est à peu près impossible de parer.

Malheureusement pour les améliorations possibles, cet inconvénient est inhérent à la nature même de l'emplacement. L'autorité municipale n'apporte pas toujours un bon vouloir bien patent à tout ce qui concerne les courses,et les changements à ce malheureux hippodrome ne sont pas près d'être faits.

Jadis comme j'ai eu occasion de le dire ici même, les chevaux de deux ans débutaient pendant la réunion de Caen. C'était un des principaux privilège de cette réunion ; depuis, les jeunes chevaux font une première apparition le 1er août exactement, à Vincennes et le lendemain à Maisons-Laffitte. Le *Prix du premiers pas*, a donc perdu de son importance ; néanmoins il a gardé la supériorité de son chiffre d'allocation qui est de 12000 francs. Une pouliche du nom barbare d'Uskub, a gagné ce beau prix ; elle avait déjà vaincu à Vincennes — le premier jour des débuts — dans la poule d'essai des pouliches.

Un fait peu commun s'est passé pendant la réunion de Caen : Guirlande, à M. Paul Aumont a gagné deux prix relativement importants, dans la même journée.

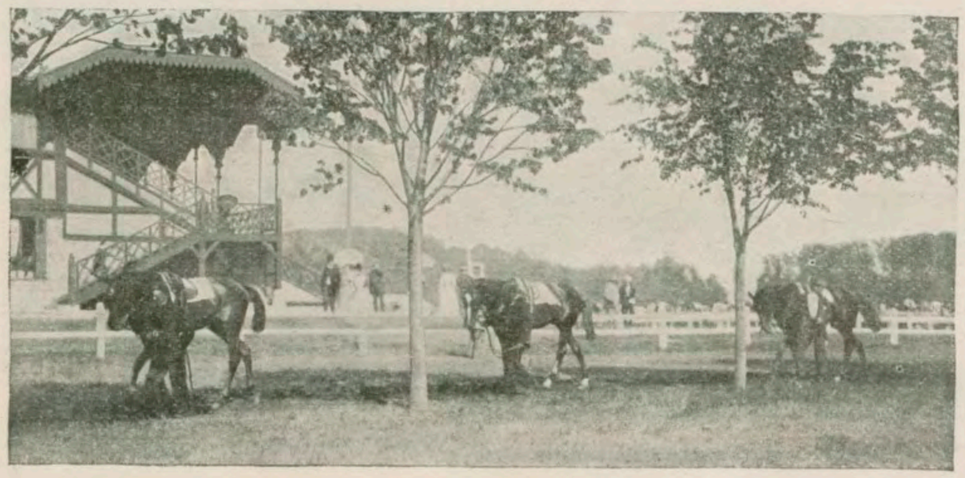
(Cliché P. L.)

Rentrée des concurrents du prix du Premier Pas, à Caen
Au milieu, la gagnante *Uskub*.

(Cliché P. L.) Prix de Longchamp à Caen, *Guirlande* devant *Lucetta* et *Cocotte*.

(Cliché P. L.)

Prix de la Société d'Encouragement, à Caen. — L'arrivée : *Guirlande*, à M. Paul Aumont, gagnante pour la deuxième fois dans la même journée. Derrière, *Ambulant*.



(Cliché P. L.) Promenade des chevaux au paddock de Caen.

Le *Saint-Léger* a été disputé par un lot restreint mais remarquable, de poulains et de pouliches. Alhambra III, au comte de Fels, dont la *Vie au Grand Air* a donné le portrait, il y a quelques semaines, a gagné cette épreuve avec la plus grande aisance. Au reste, on se souvient que le poulain était arrivé bon troisième dans le Grand Prix de Paris, derrière Perth et Velasquez.

Alfred de Sauvenière.

❦❦❦

Les grandes chaleurs.

Après avoir pédalé pendant la grande chaleur il est dangereux de se désaltérer avec des boissons glacées. Nous vous rappelons, cyclistes, que le meilleur moyen de calmer la soif est de prendre quelques gouttes d'*Alcool de Menthe de Ricqlès* dans un verre d'eau sucrée ou non. Le Ricqlès procure une sensation de fraîcheur exquise, il assainit les eaux impures et prévient les affections intestinales si fréquentes en été.

(Cliché P. L.) Un coin du pesage, à Caen.

Une Ecole d'éducation physique pour jeunes filles

Ce n'est pas à Paris, ce n'est pas en France qu'elle existe, cette école d'éducation physique pour jeunes filles.

Hélas non! Il faut traverser la Manche pour la visiter, ce qui prouve une fois de plus que notre collaborateur Paul Francet avait raison en affirmant ici, l'autre jour, que les Anglais sont encore en avance sur nous en ce qui concerne les exercices de plein air.

Peut-être, monsieur l'abonné, pensez-vous que le sport féminin n'a guère d'intérêt — vous avez tort en cela, d'ailleurs — mais vous — madame ou mademoiselle — fidèle lectrice, vous êtes sûrement d'un avis contraire et je suis certain que vous me saurez gré de vous faire connaître le « Physical culture College » établi par Mrs (prononcez Missiz) Bergman Osterberg, à Dartford, cette petite ville d'un aspect plutôt triste.

Les élèves du « Physical Culture College » en costume de sport.

La directrice est une parfaite lady, ayant conscience de la grandeur de la tâche qu'elle s'est donnée et ne dissimulant pas sa satisfaction d'avoir obtenu de brillants résultats.

Son accueil est des plus aimables et avec la meilleure grâce du monde, tout en bavardant, elle se montre heureuse de faire les honneurs de sa maison :

« — Pourquoi les femmes seraient-elles privées du plaisir des sports? Les hommes ont assez de privilèges comme cela sans nous refuser le bonheur et les bienfaits que procurent ces sports. — Du reste, est-ce que nous autres nous n'avons pas besoin encore plus qu'eux d'acquérir la force et la santé par des exercices et des jeux raisonnés? *Mens sana in corpore sano* est surtout nécessaire pour les frêles créatures que nous sommes, que pour les robustes que vous êtes!... »

Une joueuse de hockey.

Ceci dit en sortant du parloir pour se rendre au jardin. Là, un délicieux spectacle m'attendait : sur la vaste pelouse, mignonnes, coquettes, dans leur uniforme dessiné *par Madame elle-même, s'il vous plaît* (uniforme aussi simple, aussi pratique que de bon goût) de charmantes misses disputaient un match de basket-ball.

Courant de-ci, de-là, s'arrachant la balle avec entrain, les blondes jeunes filles étaient ravissantes. Leurs cris aigus trahissaient leur ardeur et c'était tout simplement charmant de les voir employer dans ce dérivé du football toute leur force, pleine de grâce et toute leur adresse, remplie d'énergie.

— Et vous savez, reprit soudain la directrice, mes élèves n'ont pas de corset! Si l'une d'elles en portait pendant le jeu, je la punirais, car si je veux qu'elles s'amusent, je tiens à ce que cela soit hygiéniquement.

« Pas de chapeau non plus, continua-t-elle! Pas de chapeau! Je les traite un peu comme des garçons, et elles en sont enchantées...

Après avoi assisté au succès de l'un des teams, marquant un but avec une explosion de cris joyeux, nous nous rendîmes sur le terrain des tennis. Les « courts » étaient occupés et les pelotes blanches filaient rapides, rasant les filets. En vérité, les joueuses en présence maniaient la raquette avec une maestria superbe et je ne pus m'empêcher de féliciter Mme Bergman Osterberg sur le réel talent des petites et gentilles tennisseuses qu'elle me montrait. De fait, c'étaient les *championnes* du collège pour ce genre de sport.

Au « Basket-ball ». — Un moment critique.

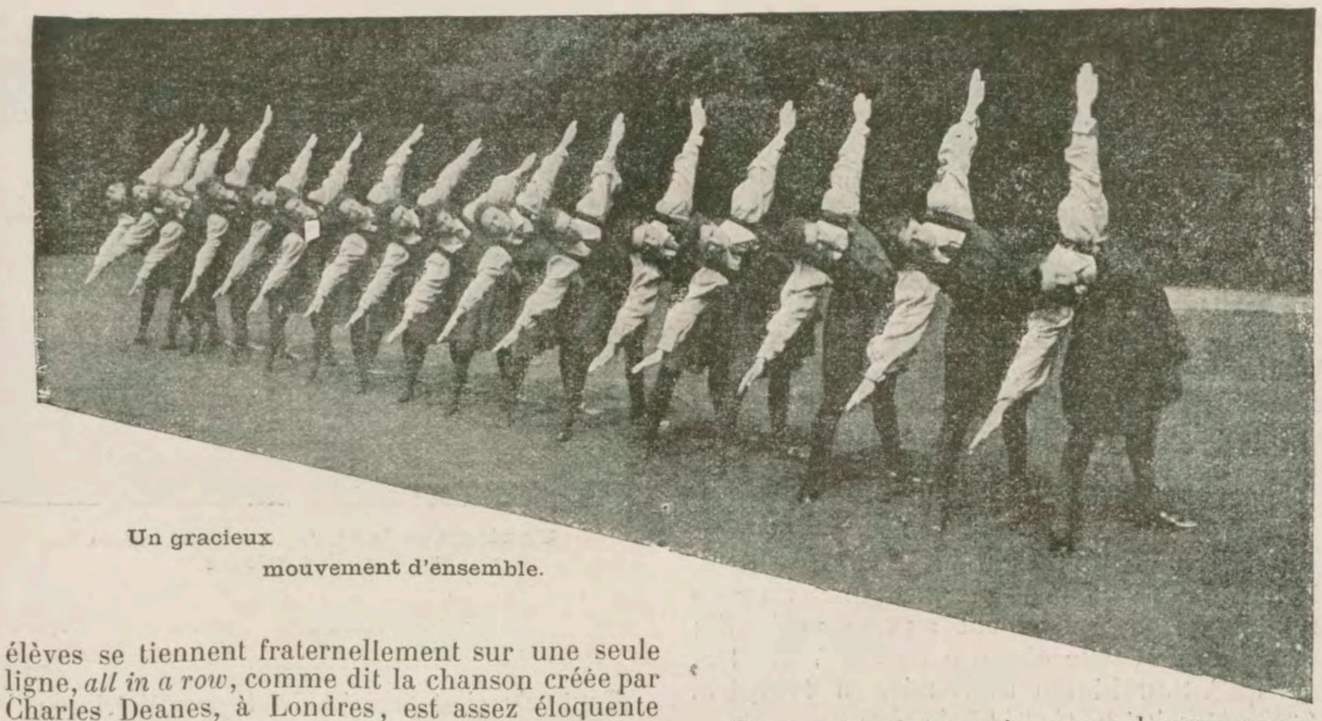
Mais Mme Bergman Osterberg, au fond, n'attache pas une très grande importance au tennis, « tout le monde pouvant y jouer sans faire partie d'un établissement comme le sien ».

Au contraire, le cricket, le hockey l'intéressent beaucoup, ainsi que la gymnastique.

Le terrain de hockey est vaste, bien entretenu. Malheureusement, on n'y jouait point lorsque je le visitai. En tout cas, sur la piste cyclique qui l'entoure, j'eus le plaisir de voir deux pédaleuses s'exerçant à faire des tours de fantaisie sur leur machine. Légères, elles sautaient à bécane en voltige, descendaient de même... lorsque, crac! l'une d'elles, essayant un trick difficile, ramassa ce que nous appelons en bon français... une pelle. *Alas!* Et la pauvre fille parut d'autant plus confuse, que mon appareil photographique la *regardait* à l'instant de l'accident!... Aujourd'hui, elle apprendra sans doute avec plaisir que ce cliché, je l'ai raté, de sorte que c'est à mon tour d'être vexé; j'aurais été si heureux de la taquiner un peu!

Mentionnerai-je que la vélocipédie est, d'ailleurs, très goûtée à Dartford? La photo ci-contre où les

Les « courts » de tennis.



Un gracieux mouvement d'ensemble.

élèves se tiennent fraternellement sur une seule ligne, *all in a row*, comme dit la chanson créée par Charles Deanes, à Londres, est assez éloquente par elle-même.

Quant à la gymnastique on en raffole chez Mme Bergman Osterberg Et on a raison de l'aimer ! En effet, comme l'affirme avec beaucoup de bons sens miss Flyborg, pour qui l'anatomie et

En équilibre.

la physiologie ne semblent pas avoir de secret, il importe d'entraîner rationnellement toutes les parties du corps sans exception, si l'on veut avoir souci de l'esthétique. Tel jeu développe particulièrement tels ou tels organes ; la gymnastique bien comprise met tous nos muscles à l'épreuve, et fortifie la machine humaine entière... »

Aussi, on pratique la gymnastique chaque jour à Dartford : en plein air, si la saison et le temps le permettent ; dans la salle installée à cette intention, s'il pleut ou s'il fait froid.

Et quoi de plus gracieux que les mouvements d'ensemble exécutés par ces demoiselles, avec un rythme on ne peut plus suggestif ! Ajoutez à la gravure qui les représente dans l'un de ces exercices, quelques mesures de musique et vous pourrez vous croire au théâtre en train de contempler une figure de ballet, avec cette différence pourtant que nos artistes chorégraphiques sont loin d'égaler les misses du « Collège de culture physique » !

Le groupe des cyclistes de Dartford-heath.

Voilà la vie que l'on mène à Dartford.

Elle est si agréable, qu'il arrive souvent que celles qui y ont goûté ne veulent la quitter. D'élèves, alors, elles passent professeurs.

Cependant, si développé que soit le goût des pensionnaires de Mme Bergmann Osterberg pour les exercices athlétiques, elles savent rester femmes, et l'une d'entre elles me disait avec une mutinerie délicieuse :

« Si nous voulons être fortes, ce n'est pas pour nous masculiniser et jouer à l'homme (*to masculine ourselves and play the men*)... car nous adorons les chiffons ; nous savons même être coquettes... quand il le faut et comme il faut ; et nous avons la prétention de devenir de bonnes épouses et des mères de famille modèle ! »

Bien anglaise, n'est-ce pas, cette profession de foi.

Aussi bien, puisque j'ai parlé de coquetterie, il m'est difficile de ne pas mentionner le concours original qu'organisa dernièrement la directrice du collège :

— Mes enfants, annonça-t-elle certain jour, j'ai l'intention de vous offrir un bal travesti. Je donnerai des récompenses à celles d'entre vous qui auront les plus jolis costumes, mais j'y mets une condition, celle-ci : il vous sera interdit de dépenser plus de 1 fr. 25 pour vous habiller en cette occasion.

1 fr. 25, un shilling, c'était peu ! Malgré cela, la fête fut des plus *smart* : on y vit des élégances incomparables, et des prix furent décernés, notamment à une Jeanne d'Arc merveilleusement réussie et à une dame japonaise admirable.

Hein ? Que pensez-vous de cela, chère lectrice, qui toujours trouvez votre tailleur trop cher ?

L'amour du sport pur amenant le beau sexe à se contenter de robes de 1 fr. 25, façon comprise, qui l'eût osé prédire, qui eût espéré cela ?

En vérité, — *braves men*, n'est-ce pas aussi votre opinion maintenant ? la culture physique chez la femme a du bon, puisqu'elle la rend si raisonnable.

PAUL MANOURY.

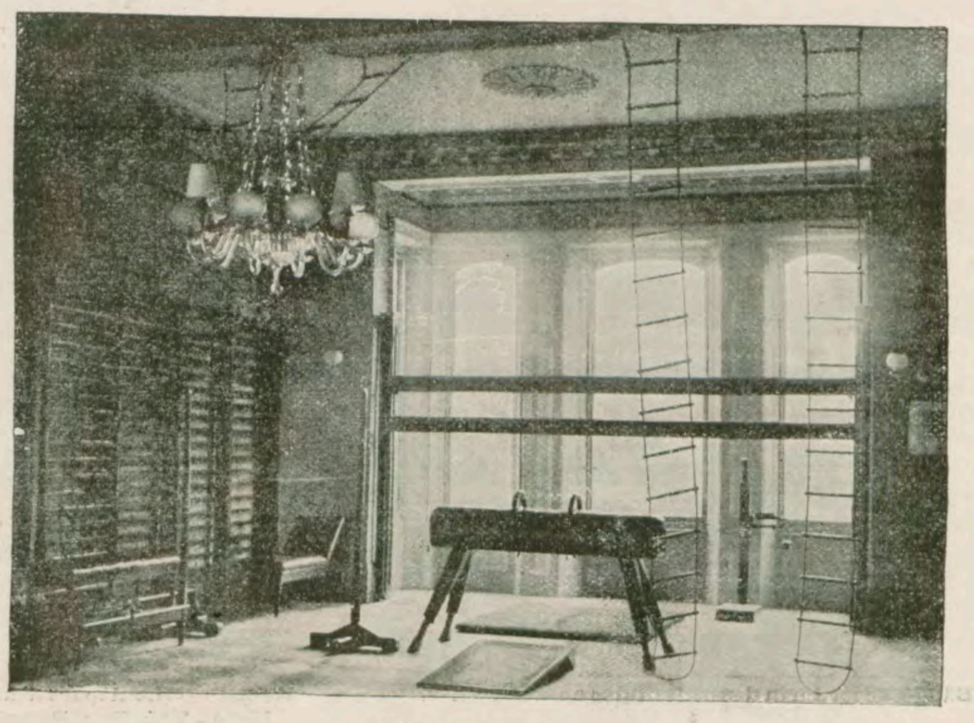
❦❦❦

CAMPAGNARD ET CITADIN

Être à la fois à la campagne et à la ville, avoir une gentille maison à soi, un joli jardin ravissant à quinze minutes en chemin de fer de Paris, et vivre dans des conditions de bon marché extraordinaires, tel est le rêve qui se réalise quand on achète l'un des terrains à bâtir que l'on vend en ce moment, à Ablon (Parc de la Faisanderie), par petites parcelles à 3 fr. 50 le mètre. Excellent placement, en outre, car prochainement, lorsque la nouvelle gare d'Orléans au quai d'Orsay, qui desservira Ablon sera ouverte, la valeur des terrains doublera.

S'adresser à Ablon ou à l'Administration, 61, rue des Petits-Champs.

Sur la poutre.



La salle de gymnastique.

Pluie de Records

Les deux semaines qui viennent de s'écouler ont vu le ciel sportif se couvrir de nuages spéciaux, qui, au coup de pistolet du starter, se sont fondus en une pluie de performances extraordinaires que des chronométreurs à l'affût ont recueillies sur des tables de records.

Ç'a été d'abord l'électricien Dacier qui a accompli sur un tricycle électrique — le premier du genre — le record du kilomètre sur la route désormais légendaire du Parc d'Achères. Il a couvert le kilomètre arrêté en 1 m. 2 s. 2/5 et le kilomètre lancé en 55 s. 1/5. Malgré son temps remarquable, Dacier n'était pas content. Il est sûr de mieux faire et veut foudroyer le monde du sport. Cet homme a une âme d'acier.

Grogna, gagnant du Grand Prix de Verviers. (7 août.)

Puis, Taylor, le petit Taylor, le stayer rouge, le « gosse » — ce ne sont pas les surnoms qui lui manquent — s'est attaqué, — au moment où on s'y attendait le moins — au célèbre record de l'heure du non moins célèbre stayer américain Elkes.

Pauvre record ! Il était pourtant défendu par une armée de records intermédiaires, depuis le kilomètre jusqu'aux 55 kilomètres. Son armée lui a fait défaut. Seul le record du kilomètre, dédaigné au passage, a pu rester debout. Tous les autres ont été culbutés comme capucins de cartes. Cet exploit a été accompli entre sept et huit heures du soir. Quand Taylor est arrivé jusqu'au record d'Elkes, le père Temps, littéralement stupéfié, s'est assombri, noir de colère.

Si j'osais quelques chiffres je dirais que Taylor a couvert 56 kil. 966, soit *31 kil. 458* de plus que Doods, qui fut le premier à attacher son nom au record de l'heure.

Tandis que Taylor se livrait à cette hécatombe, son camarade Baugé, riant vert, murmurait :

— On ne devrait pas le laisser courir, ce gas-là. Avec lui on ne connaît plus la couleur du premier prix.

Et pourtant le joyeux « zézig » — comme on l'appelle au quartier des coureurs — s'est montré trois ou quatre jours après à la hauteur du petit Taylor.

Lui aussi est parti en guerre contre le Père Temps, et il en est revenu couvert de gloire. Pour un peu il touchait au bien de Taylor. Il lui enlevait même un sous-record de l'heure, celui de 55 kil. 333 qui règne en Europe seulement. Puis, à partir de 60 kilomètres il razziait tout ce qu'il trouvait sous sa roue, jusqu'au 100 milles, en passant par les 100 kilomètres. Cette dernière distance, qui appartenait à Bouhours, était couverte en 1 h. 51′ 42″. En 1895 le record était de 2 h. 20′ 26″ 4/5. Quel atout !

Les 100 milles que détinrent Linton, Walters, Michaël, Lesna et Palmer recevaient une « claque » formidable comparativement au temps primitif ; Baugé effectuait cette distance en 3 h. 7′ 47″ 1/5, alors qu'Arthur Linton avait mis, en 1894, 4 h. 14′ 39″ 2/5, soit 1 h. 6′ 53″ 1/5 de plus.

Le bruit de la performance de Baugé, propagé par la télégraphie à une allure cette fois fantastique, parvenait le jour même aux oreilles de Bouhours, qui devait se rencontrer le lendemain avec Palmer sur la piste de Crystal Palace, à Londres.

M. Gaudichart, chronométreur

Un coin de pelouse, au Parc des Princes.

Or, Bouhours a l'instinct de la propriété très prononcé. Depuis une dizaine d'années, il défend sa réputation avec un courage surhumain. Amoindri par quelques récentes défaites, le Normand a juré de revenir en France grandi par la victoire. Et lundi dernier il culbutait à son tour le record de 100 kilomètres de Baugé et en devenait propriétaire par 1 h. 48′ 50″ ce qui est de 30′ 35″ 4/5 inférieur au temps de Michaël en 1895.

Baugé, recordman des cent milles en 3 h. 7 m. 47 s. 1/5.

Le départ des cent milles (6 août).
Huret, Thé, Bor, Baugé, Walters, Digeon, Champion.

Un virage de la course des Cent milles, au Parc des Princes.

Tout cela c'est exploits de stayers. Voici que Simar, mi stayer, mi sprinter, vient d'inscrire son nom sur la table des records en s'emparant du record du kilomètre, 1 m. 8 s. 1/5.

Et pour couronner la série des événements de ces deux dernières semaines, signalons la victoire de Grogna, dans le Grand Prix de Verviers. Peut-être serait-il injuste de ne pas rendre hommage à Bourotte qui, dans une demi-finale, a pu débarrasser le « curé volant » de son plus redoutable adversaire, Tommaselli.

Bouhours, recordman des 100 kilomètres en 1 h. 48 m. 50 3/5. (7 août.)

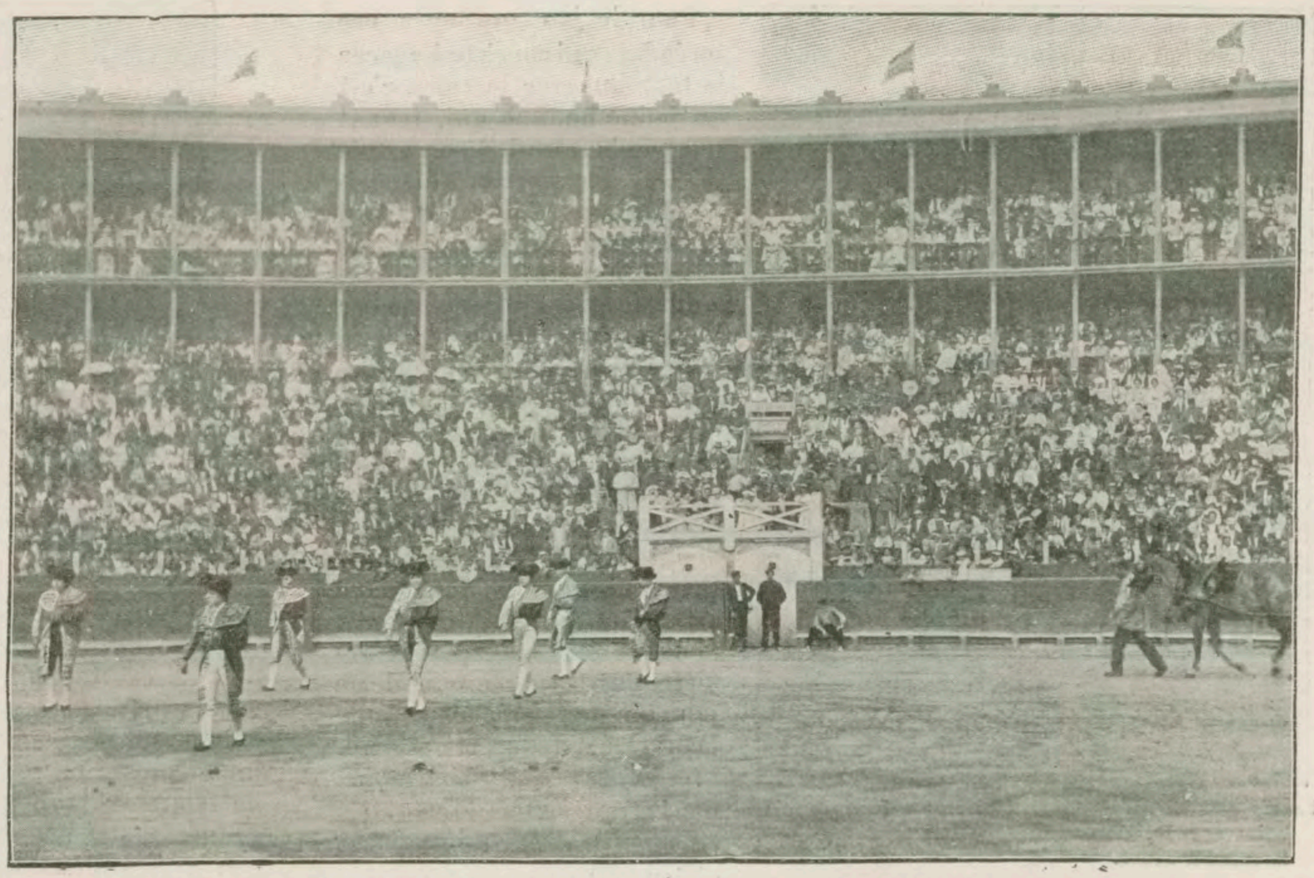
Il serait injuste d'oublier dans cette énumération forcément un peu rapide un record qui n'est pas à proprement parler cycliste, puisqu'il a été accompli sur un tricycle à moteur. Mais comme, d'autre part, il a été fait sur la piste cycliste du Parc des Princes et que, qui dit motocycliste, dit presque cycliste, il doit trouver sa place ici. Il s'agit du record de l'heure à motocycle établi par Osmont avec 62 kil. 841 m.

Paul Puy.

(*Clichés J. Beau.*)

Le premier tricycle à moteur électrique sur lequel Dacier a couvert, sur la route d'Achères, 1 kilomètre en 55 s. 1/5.

Toréadors Féminins



Entrée de la troupe des toreras dans l'arène de Barcelone.

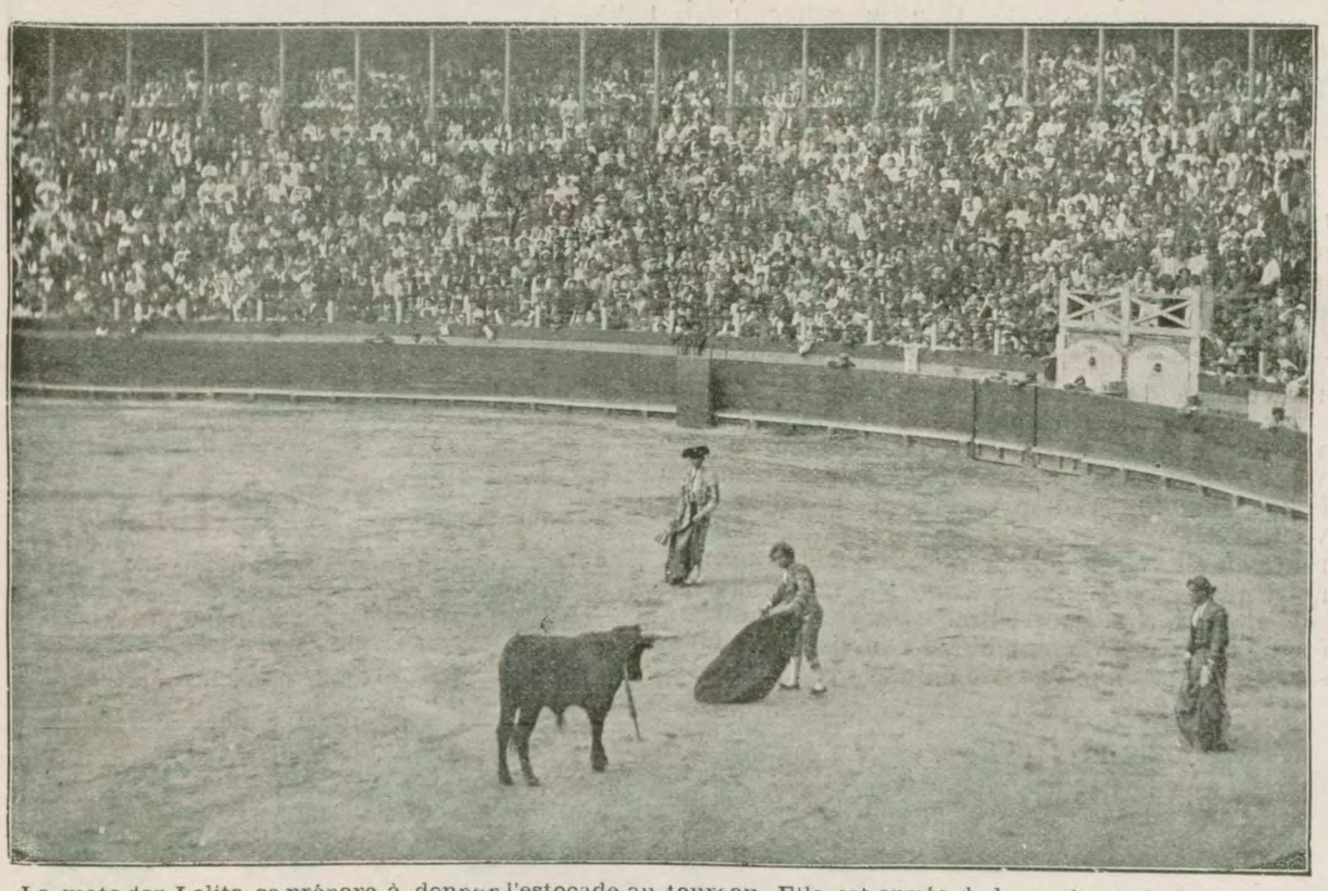
Des toréadors femmes! Voilà deux mots qui jurent un peu d'être accouplés et qui écorcheraient, à coup sûr, les oreilles de tout aficionado vraiment digne de ce nom. La passion pour les courses de taureaux, cette passion qui commence à se répandre avec une si incroyable rapidité chez les Français, constitue pour tout Espagnol une seconde nature: pour tout Espagnol, homme ou femme. Mais l'art tauromachique n'a été de tout temps pratiqué que par les hommes, en raison, sans doute, de leur force jointe à une agilité plus grande, et le public espagnol se représente mal une corrida exécutée par des femmes.

Cependant un audacieux impresario, du nom de Totti, a pris à Barcelone l'intéressante initiative de former une cuadrilla de toréadors femmes. Cette troupe s'est constituée, il y a quatre ans, et c'est la seule existante. Elle a donné des représentations dans toute l'Espagne, quelques-unes en France, et même dans l'Amérique du Sud, et non sans succès.

A leur début les « Toreras » ont bien été quelque peu en butte à la jalousie des Toreros, ou à la défiance du public, mais elles ont peu à peu conquis tout le monde par la perfection de leur jeu, et comme d'ailleurs nulle troupe nouvelle ne se créait pour les imiter, elles ne pouvaient éveiller l'hostilité à leur égard, soit des professionnels, soit des aficionados.

Comment s'est fait l'apprentissage des toreras?

Il ne pouvait s'accomplir suivant le même procédé que les hommes qui, naturellement plus agiles, je l'ai dit, plus téméraires, sont mis tout de suite en présence de très jeunes taureaux. Totti a imaginé pour elles un mannequin consistant en une sorte de brouette à deux roues, surmontée d'une tête de taureau, telle que la représente notre gravure. Le dos du taureau, également imité dans le mannequin à l'aide de planches, contenait un trou carré, situé à l'endroit même où l'animal doit être frappé pour que la mort soit presque instantanée. Dans les répétitions, l'instructeur tenait la brouette, comme on a l'habitude de tenir toutes les brouettes du monde, et la manœuvrait en sens divers, imitant ainsi les mouvements du taureau



La matador Lolita se prépare à donner l'estocade au taureau. Elle est armée de la spada et de la muleta, petit carré d'étoffe rouge, qu'elle tient de la main gauche.

Au cours de ces répétitions, ainsi qu'on pourra le remarquer dans les gravures que nous donnons ici, les toreras portaient leur vêtement de ville, leurs riches costumes de toréadors étant réservés pour les corridas publiques.

Depuis que la troupe des toreras s'est lancée dans le monde, un seul accident est arrivé à l'une d'elles, Lolita, la principale de la troupe. Ayant un jour laissé tomber sa capa, elle reçut, en la ramassant, un coup de corne qui lui fit un sillon, allant de la bouche jusqu'à l'oreille. Les autres membres de la troupe n'ont jamais reçu la plus légère blessure.

Mlle Lolita, l'étoile de la troupe des toreras en costume de ville sur son poney.

Parmi les autres jeux accomplis par ces dames, se trouve avec ceux de la mise à mort, des banderilles et des piques, qui sont les jeux classiques des corridas espagnoles, celui du saut de la perche, tel qu'il se pratique beaucoup dans nos courses landaises. Pour la répétition de ce dernier exercice, deux hommes se postaient à l'une des extrémités de l'arène, tenant une corde tendue, et brusquement couraient au-devant de la torera, qui, armée de sa perche devait sauter par-dessus l'obstacle.

En répétition : jeu de la capa. Le jeune homme qui simule le taureau vient de foncer sur une des toreras qui jette sa capa en avant.

En répétition : tandis qu'un jeune homme avec une perche tenue à l'aide de deux baguettes en forme de fourche, et qui se termine par deux cornes, imite le taureau, trois toreras exécutent le jeu de la capa.

Lolita et son mannequin qui imite le taureau pour servir, dans les répétitions, au jeu de la mise à mort.

Pour le jeu ordinaire des toréadors qui consiste à agacer le taureau avec la capa, c'est un jeune homme qui, tenant une perche munie à son extrémité de deux cornes, s'élançait vers les toreras, le mannequin ne servant que pour le jeu de la mise à mort.

Interrogée un jour sur sa vocation par un étranger, admis à assister à l'une des répétitions de la troupe, Lolita répondit : « Comme la plupart des jeunes filles espagnoles, nous avons toutes été élevées dès notre plus jeune âge dans l'enthousiasme des courses de taureaux, et, bien longtemps avant l'entreprise de M. Totti, nous étions désespérées de n'être pas des garçons, et de ne pouvoir prendre part, comme acteurs, à notre sport national.

— Vous paraissez bien jeune, dit l'étranger, pour être déjà engagée dans des fonctions si sérieuses ?

— Oh ! quant à cela, c'est une profession où il faut entrer très jeune, à un âge où les articulations ont encore toute leur souplesse. Ainsi, les hommes appelés à se distinguer dans la profession de toréador doivent avoir fait leurs preuves avant vingt ans. J'ai juste vingt ans ; j'ai commencé à seize ans. Le temps nous apprendra si nous pouvons jamais rivaliser avec les grands maîtres. Pour l'instant nous nous contentons de tuer des taureaux de deux ans.

« Quelquefois, je monte à cheval pour attaquer le taureau avec une longue lance, mais ne confondez pas ce jeu avec celui du picador qui est chargé de pousser son cheval sur les cornes du taureau qui, neuf fois sur dix, éventre la malheureuse rosse. Je monte, moi, un vif petit poney, et avec son aide, nous nous tirons très bien d'affaire tous les deux ».

Le jeu dans lequel excellent les toreras, est celui des banderilles. Une des jeunes filles de la cuadrilla y est, paraît-il, particulièrement adroite.

J'ai déjà dit que la troupe de l'impresario Totti n'avait pas de rivale. C'est regrettable pour nous Français. Il est certain que les Espagnols, très compétents dans l'art tauromachique éprouveront toujours une certaine aversion

Répétition du saut de la perche. Deux jeunes gens, tenant une corde à ses extrémités, courent au-devant de la torera qui franchit la corde à l'aide d'une perche. Imitation de nos courses landaises.

pour des cuadrillas féminines qui ne sauraient rivaliser avec les grands toreros les Guerrita et les Mazzantini ; exactement comme nos sportsmen cyclistes dédaigneront toujours, et pour les mêmes motifs, les courses de femmes ; mais, pour nous, Français, qui sommes encore peu versés dans l'art de la tauromachie, des corridas conduites par des toréadors femmes offriraient un cachet d'originalité qui, j'en suis persuadé, leur assureraient un succès considérable.

Que le señor Totti nous amène sa troupe. Elle fera recette chez nous.

EDOUARD DE PERRODIL.

Lolita et l'une de ses compagnes tenant un des mannequins qui servent dans les répétitions pour le jeu de la mise à mort.

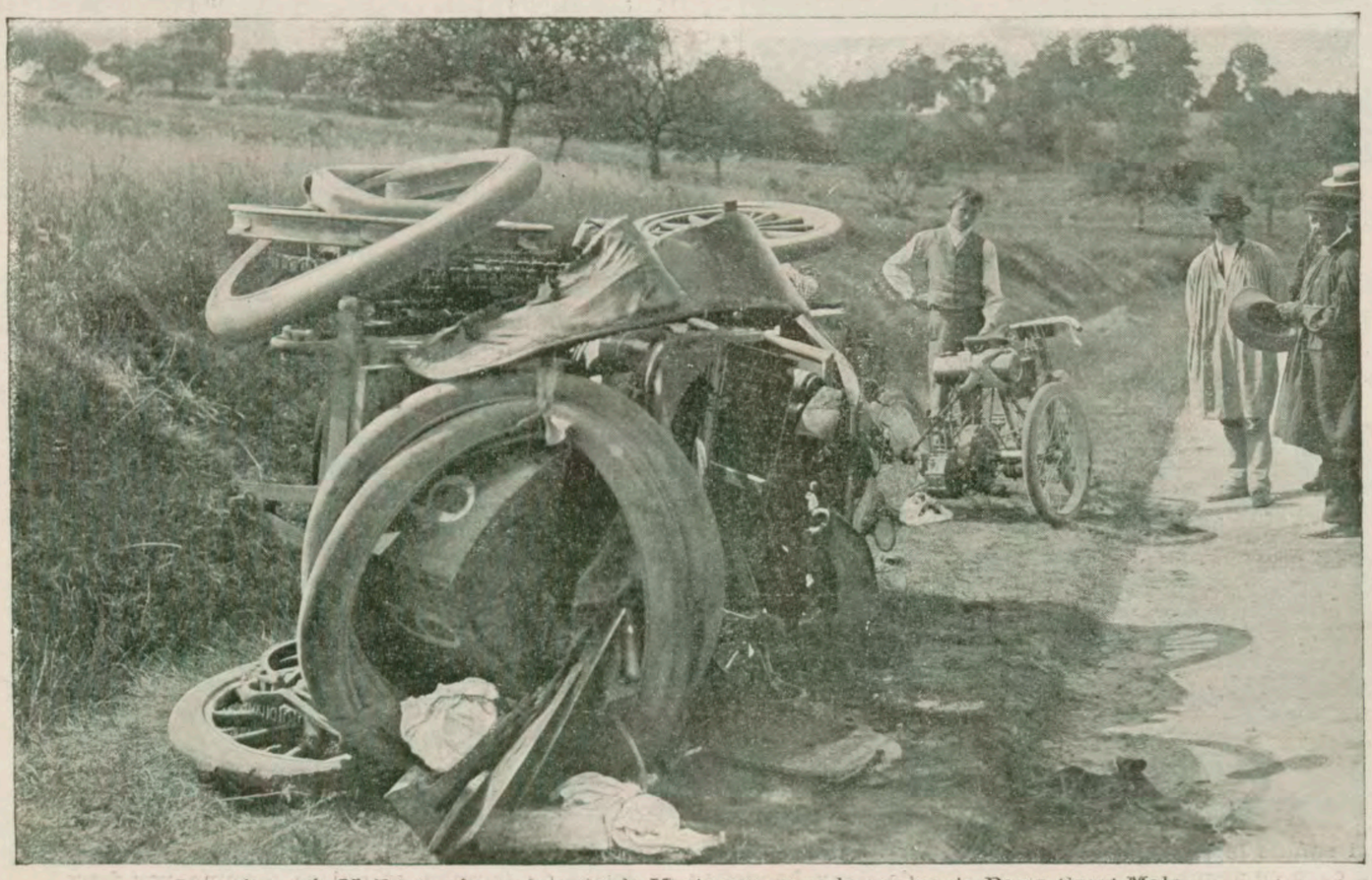
L'ACCIDENT DE MORTAGNE

UNE voiture automobile versée, surtout quand la voiture marche à 60 kilomètres à l'heure et qu'elle pèse 1200 kilos, cela ne va jamais sans de forts dégats, pour le véhicule et pour les conducteurs.

Nous publions ci-dessous une photographie qui montre le piteux état d'une voiture de course, après la culbute en course. C'est celle de M. Broc qui marchait à toute allure dans Paris-Saint-Malo.

La voiture avait pris un tournant à la quatrième vitesse. Le virage se fit-il un peu sec, faisant travailler les pneus et pressant fortement la chambre à air ? Toujours est-il qu'un des pneus éclata et la voiture dérapant, s'en alla labourer la berge de la route où elle versa dans la position où la montre notre photographie.

Les deux chauffeurs, Broc et son mécanicien, furent assez grièvement blessés, mais leurs blessures n'ont pas mis leur vie en danger. G. P.



La voiture de M. Broc renversée près de Mortagne, dans la course de Paris-Saint-Malo.

PNEUMATIQUE Michelin CLERMONT-FERRAND Le Père des Démontables.

QUINQUINA DUBONNET APÉRITIF dans tous les Cafés.

ROUES CAOUTCHOUTÉES 25, RUE BRUNEL 8, RUE DU DÉBARCADÈRE VINET

Vital PNEUMATIQUE

Le Gérant : VICTOR VOINOT.

6441 CORBEIL. — Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.